

LE PHÉNOMÈNE BORODINO

Rémi CAMUS *

Borodino : une exception

Michel Niqueux retrace ici-même comment la bataille qui opposa l'armée de Napoléon à celle du tsar Alexandre I^{er} le 7 septembre 1812 (26.VIII.1812) devint un moment clef de l'émergence d'une conscience patriotique russe. La langue russe elle-même en témoigne.

Ainsi, à l'expression française « Bataille de la Moskowa », correspond souvent en russe l'énoncé du seul toponyme *Borodino* (village aux abords duquel s'affrontèrent les armées), de la même façon, *mutatis mutandis*, que le français utilise les toponymes « Waterloo » ou « Verdun ». Privilège partagé avec Stalingrad et quelques autres.

Mais il existe également une véritable énigme linguistique liée à la bataille de Borodino. Ce que j'appellerai le « phénomène Borodino », tant parce qu'il surprend, que parce qu'il paraît illustrer la façon singulière dont un événement du monde – ou plutôt un phénomène – peut parfois, malgré la coupure entre le linguistique et l'extra-linguistique, accéder aux textes.

Le russe possède une dénomination analytique semblable à celle forgée par Napoléon : elle est constituée de l'adjectif dérivé de Borodino puis du mot « bataille ». Or ce mot accompagnant Borodino apparaît dans les textes sous deux formes : BITVA et SRAZHENIE (prononcer : « srajénié »), et seule la seconde, *borodinskoe SRAZHENIE*, figure dans l'entrée des dictionnaires encyclopédiques et historiques consultés. Cela suffit à distinguer Borodino des autres batailles retentissantes que furent Koulikovo (ou « Bataille du Champ de Bécasses », victoire remportée en 1380 par le Prince russe Dimitri sur les armées de l'occupant mongol), Poltava (1709, victoire de Pierre le Grand sur l'armée de Charles XII de Suède et son allié ukrainien Mazepa – et titre d'un poème de Pouchkine), Austerlitz, Stalingrad etc. : toutes ces

* Département d'Études Slaves, Université de Caen – Basse-Normandie, UMR 7110 du CNRS.

batailles sont traditionnellement désignées à l'aide du mot BITVA accompagné du toponyme *ad hoc* sous la forme d'un adjectif relationnel¹.

Cette singularité de Borodino est confirmée par les données statistiques. Observons la combinatoire mutuelle des termes constituant les deux couples : BITVA/SRAZHENIE et Borodino/Stalingrad. Un corpus électronique rassemblant environ 5000 occurrences de *srazhenie* et *bitva* extraites de romans (essentiellement de la seconde moitié du 20^{ème} siècle) et de journaux (année 1998), fournit la distribution suivante :

adjectif	BITV(A) ²	SRAZHENIE(E)
BORODINSK-	75	101
STALINGRADSK-	194	15

Le même corpus présente exclusivement BITVA pour la bataille de Koulikovo (sauf lorsque sont détaillés les divers faits d'armes qui ont constitué cette bataille : *SRAZHENIJA na Kulikovom pole* « les batailles de la plaine de Koulikovo »), et il y a une très nette prédominance de BITVA pour Austerlitz et Waterloo.

L'importance numérique des occurrences de SRAZHENIE pour désigner la Bataille de Borodino est d'autant plus remarquable que des termes SRAZHENIE et BITVA, c'est le dernier qui présente la fréquence absolue la plus importante. Dans dans le corpus utilisé, il est 1,6 fois plus fréquent ; le dictionnaire de fréquence de L. N. Zazorina³, dont le corpus accorde plus de

1. Les expressions construites sur un autre patron syntaxique ne seront pas étudiées ici : « Bataille (BITVA) de (littéralement : « sur ») la rivière Kalka » (défaite des Russes devant l'Armée mongole en 1223), « Bataille (BITVA) de (littéralement « sous, aux alentours de ») Moscou » (1941, les Soviétiques repoussent l'assillant allemand des environs de Moscou) etc. De plus, les termes SRAZHENIE et BITVA ont également des équivalents occasionnels sémantiquement et fonctionnellement plus étroits : « La prise de Kazan » (ville fortifiée reconquise sur les Tatars en 1552), la « Défense de Brest » (Brest-Litovsk) la « Bataille (*probischie*) des Glaces » (victoire remportée par A. Névski sur les chevaliers teutoniques en 1242, immortalisée dans un fameux film d'Eisenstein) etc. Enfin, en dehors des désignations de bataille proprement dites, il existe une série de termes génériques, archaïques plus ou moins solennels ou spécialisés (*rat', brat', batal'ja* etc.), mots insistant sur telle ou telle propriété des combats (*secha, svatka, stychka* etc.). Le champ sémantique des batailles recèle en russe des richesses insoupçonnées.

2. La recherche a bien sûr porté sur les femmes (toutes les formes fléchies de chacun des lexèmes).

3. L. N. Zazorina, *Chastotnyj slovar' russkogo jazyka*, izd. Russkij jazyk, M., 1977.

place aux pièces de théâtre et aux écrits politiques, donne même un écart supérieur : BITVA y apparaît comme 3,5 fois plus fréquent que SRAZHENIE.

Une confrontation : BITVA ou SRAZHENIE.

Une grande partie des dictionnaires unilingues russes (désignés ci-après par des chiffres)⁴ glose ces deux mots de manière partiellement circulaire. La circularité apparaît pour l'acception militaire seulement, elle est modulée par la juxtaposition d'autres synonymes (1, 2, 9), ou de déterminants (4, 5, 7, 10) ; dans ce dernier cas, retenons que SRAZHENIE s'y trouve glosé par BITVA, alors que BITVA est glosé « = SRAZHENIE important, décisif [SRAZHENIE est de genre neutre, R.C.] » (4, 10), ou encore « = SRAZHENIE (habituellement dans un registre relevé, solennel) » (7, 5). Certains dictionnaires parviennent à rompre le cercle : ils posent qu'une BITVA est un SRAZHENIE, mais non l'inverse (8, 3).

Ce parcours des sources lexicographiques de référence suggère une relation d'inclusion entre BITVA (hyponyme) et SRAZHENIE (hyperonyme), et donc, pour parler comme les logiciens, que BITVA serait plus riche en « intension » / « compréhension » que SRAZHENIE. Le paradoxe est à souligner : BITVA, terme de fréquence absolue supérieure à SRAZHENIE et qu'on pourrait par conséquent croire le plus neutre des deux, serait en réalité sémantiquement plus complexe !

Outre leur appariement paraphrastique, ces deux substantifs ont une propriété grammaticale en commun : tous les deux sont des substantifs déverbaux sémantiquement dérivés de verbes pronominaux, c'est-à-dire employés en combinaison avec l'élément *-sja* (analogue au français « se » dans « se battre ») qui a la particularité de rendre le verbe intransitif. Or pour les deux verbes en cause ici, qui tous les deux peuvent parfois se traduire « battre », la construction transitive est intimement liée à la notion de résultat – résultat affaissant tantôt l'objet (anéantissement, blessure etc., cf. aussi fr. « abattre »), tantôt le sujet (cf. fr. « battre un record »), tantôt encore les deux (cf. « battre quelqu'un aux cartes » définissant un gagnant et un

4. Références : 1. *Sl. rus. jaz., sostavl. 2-m otdelemem imp. Ak. Nauk. / postojannoj slovarnoj komissii Ak. Nauk SSSR*, SPb-L., 1891-1927 (jusqu'à la lettre O) ; 2. *Dal' VI, Tolkovyj sl. zhivogo rus. jaz.*, M., 1978 [1880] et Paris, 1954 [1903] ; 3. *Tolk. sl. rus. jaz., red. D.N. Ushakov*, M., 1935-1940 ; 4. *Sl. sov. rus. jaz. (17 t-ov)*, izd. Ak. Nauk SSSR, M.-L., 1950-1965 ; 5. *Sl. Ozhegov*, *Sl. rus. jazyka*, M., 1972 et 1977 ; 6. *Slov. rus. jaz. (4 t-a)*, 1981-1984, M. ; 7. *Slov. sov. rus. jaz. (20 t-ov)*, M., 1991-1994 (jusqu'à la lettre Z) ; 8. *Sl. Ozhegov et N. Ju. Shvedova*, *Tolk. slov. rus. jaz.*, izd. Az" Ltd, 1992 ; 9. *G. Ja. Solganik, Shtitscheskij sl. publicistiki*, izd. Russkie slovari, M., 1999 ; 10. *Boj' sloj tolkovyj sl. rus. jaz.*, SPb, izd. Norring, 2000 [1998].

perdant). Se greffant sur des emplois intransitifs, les dérivés BITVA et SRAZHENIE désignent par conséquent seulement l'événement, et non un état qui en résulterait.

Le paradoxe de BITVA

BITVA est dérivé par suffixation d'un des emplois pronominaux du verbe BIT' « frapper, battre, tirer, abattre ». Il s'oppose à l'autre nominal BOJ, dérivé à suffixe zéro, seul apte à fonctionner comme véritable nominalisation de BIT'[S]A. Ainsi BOJ, mais non BITVA, se traduira-t-il :

- « combat [de coq] » (cf. avec le verbe : *Pehtxi b'jutsia* « Les coqs se battent »),
- « roulement [du tambour] » (cf. *bit' v baraban* « faire rouler le tambour »)
- « sonnerie [de l'horloge] » (cf. *Kuranty b'jut* « L'horloge sonne »)
- « bris [de verre] » (~~bit' v staklo~~ « briser le verre ») (*bit'stallo* « casse de verre »)
- « tir [d'une arme] » (*Revol' ver b'it sil' no* « Ce revolver tire bien ») etc.

La spécialisation sémantique de BITVA doit être reliée à la structure de ce mot. Le suffixe -V(A) l'inscrit dans un paradigme comportant une douzaine seulement de substantifs dérivés. Il s'agit essentiellement de collectifs (*list* « feuille » > *listva* « feuillage » ; *pasti* « paître » > *pastva* « ouailles ») ou de noms d'action marquant l'itération indéfinie d'un même procès (*molitva* « prière », *zhatva* « moisson »).

La comparaison des couples français battre/bataille et r. BIT'/BITVA est éclairante. Non seulement les racines verbales respectives sont des paronymes (vocables de sens et formes proches) dès le stade indo-européen⁵, mais les suffixes eux-mêmes se répondent. C'est ce qu'illustre à merveille le mot fr. « marmaille » qui correspond en tout point au russe *pacan-va*. Chacun de ces suffixes s'applique également au domaine verbal, avec des valeurs associées à l'itération (fr. « crier »/« crierail » ; r. BIT'/BIVAT').

Reinscrit dans son paradigme suffixal, BITVA signifie la succession indéfiniment répétée d'assauts/attaques/charges/coups par laquelle se manifeste la mise en présence de deux forces antagonistes. Voici donc les ingrédients de BITVA qu'il faudra articuler :

- un antagonisme (la construction pronominale sous-jacente)
- une force se manifestant dans le temps et l'espace (BIT')⁶

5. Slave Bl.-cf. ie. *bheih- « schlagen » ; roman BAT(T)-cf. *bheud- « schlagen » (*Lex. der indogerm. Verben*, dir. H. Rix, Wiesbaden, 2001, p. 72 et 82).

6. Il n'est pas possible d'entrer dans le détail technique de l'analyse proposée ici pour BIT', à peine différente de celle de E. R. Dobrushina et D. Paillard dans l'article « Prstavochruja paradigma russkogo glagola » in E. R. Dobrushina,

- une itération (VA)

L'antagonisme ne se laisse appréhender qu'au travers de sa manifestation spatio-temporelle. C'est ainsi qu'on peut interpréter un commentaire récurent des russophones consultés : BITVA est, en comparaison avec SRAZHENIE, un événement se déroulant de façon désordonnée (*besporjadchno*). Aucun principe directeur dans une BITVA, sinon l'affrontement lui-même : cliquetis de sabres et canonnade, sang, volutes de poussière, mouvement de foules. Cela est confirmé par l'emploi métaphorique de BITVA pour désigner tout mouvement de masse désordonné, en particulier dans ces locutions devenues proverbiales (« mots ailes », dit-on en russe)⁷ :

BITVA *narodov* « Bataille des peuples », désignant originellement la bataille de Leipzig (16-19 oct. 1813) qui vit la défaite de Napoléon devant la coalition des troupes russes, autrichiennes, prussiennes et suédoises ; l'expression fut utilisée pour la première fois par le baron Muefling, colonel de l'armée de Prusse, impressionné par le spectacle des armées en mouvement évoquant une grande migration. Elle peut s'appliquer à présent « à tout mouvement historique impliquant de grandes masses populaires ; au sujet de tout scandale retentissant » (Ashukin N. et M., *op. cit.*).

BITVA *russkix s kabardincami* « Bataille des Russes et des Kabardes », emprunt au titre d'un récit illustré de 1840 plusieurs fois réédités durant le 19^{ème} siècle, est une expression employée de façon plaisante ou ironique pour désigner toute réunion de gens bruyante (dispute, mauvais opéra etc.).

Mais ces mêmes expressions pointent un paradoxe. Si BITVA décrit une simple manifestation dans le temps et l'espace, il dit également un événement qui fait date. A cet égard, BITVA excède le strict cadre de son advenue. Cela se manifeste de deux manières :

- une BITVA garde toujours quelque actualité. Ce mot décrit en effet un événement mémorable au sens propre. Une classe d'enfants, interrogée sur les désignations de batailles, cita une dizaine d'expressions contenant le mot BITVA. SRAZHENIE n'apparut qu'une fois, pour désigner la Bataille d'Hasings (1066) qui - le détail aura son importance - constitue un modèle de bataille rangée (cf. les tableaux 50 et suivants de la Tapisserie de la Reine Mathilde).
- d'autre part, les dictionnaires accordent à BITVA a une connotation solennelle. La langue officielle de l'URSS en a longtemps gardé le sceau,

E. A. Mellina, D. Pajar, *Russkie pristovki : mnogoznachnost' i semanticheskoe edinstvo*, Izd. Russkie slovari, M., 2001, notam. p. 189 et sq.

7. Sources : N. S. Ashukin, M. G. Ashukina, *Krylatye slova*, M., 1955 ; V. P. Berkov, B. M. Molkienko, S. G. Shulezhkova, *Boi' shoi sl. krylatykh slov rus. jaz.*, Izd. Russkie slovari/Astell'/Ast, M., 2000.

BITVA désignant les campagnes censées impliquer l'ensemble de la population dans un effort titanique. Ce mot est cité avec la mention « path[ét]ique » par un dictionnaire récent décrivant les particularité du russe de la période soviétique⁸, avec les illustrations suivantes :

Klassovye BITVY proletariata « batailles de classe du prolétariat », qu'on peut opposer à la traduction traditionnelle du « Klassenkampf » marxiste *Klassovaja bor'ba* « lutte des classes » ;
bitva za mir « combat pour la paix »
bitva za xleb (za vrozhi) : « bataille du pain (de la moisson) »

Signe des temps : dans la Russie de l'après-perestroïka, ce sont les débats politiques que désigne à présent cette expression : « batailles rhétoriques des membres du parlement » (*slovesnyje parlamentskie BITVY*), « bataille d'idéologies » (*BITVA ideologii*), « batailles de programmes, de budgets » (*BITVA program, byudzhetov*). L'ironie n'est jamais loin : aux élan « populaires » de la propagande soviétique se substitue la logomachie des *Very Important Persons* ?

SRAZHENIE : une bataille (bien) rangée

SRAZHENIE est un dérivé suffixal du verbe apparaissant sous les formes SRAZIT'[SJA] et SRAZHAT'[SJA] « (se) battre, (s') affronter ». Sans la particule pronominale, ce verbe signifie également « terrasser », « accabler ». La base verbale se décompose elle-même en un préfixe S-lié à la prise en compte de l'issue du procès, et du thème RAZ(I/I)- « porter un coup, terrasser, éreinter ». Le verbe SRAZIT'/SRAZHAT' est, contrairement à BIT', strictement transitif, ce qui est lié à la présence du préfixe.

La prise en compte d'une issue inscrite dans la sémantique du mot lui-même, et non dans la seule construction transitive, explique la valeur dynamique de SRAZHENIE qui, contrairement à BITVA, fonctionne comme une véritable nominalisation de l'emploi verbal : le substantif conserve la latitude combinatoire du verbe, et l'un et l'autre acceptent des compléments signifiant, en vrac : avec l'entraîneur/pour la liberté/avec les préjugés (le péché)/aux cartes (aux échecs)/au volley.

8. V. M. Mokienko, T. G. Nikitina, *Tolkovyj sl. jazyka Sovepëti*, izd. Folio-press, SPb, 1998.

9. Cette évolution n'est qu'un déplacement d'accent. Elle est indiquée très clairement par les mentions « sortant du lexique actif » et « en cours d'actualisation » attribuées respectivement au soviétisme BITVA et à son avatar moderne dans le *Dictionnaire unilingue de la langue russe du XX^e s.* (Tolk. sl. rus. jaz. konca XX v. [jazykovye izmenenija]), SPb, Folio-Press, 2000, s.v.).

Comparé à BITVA, SRAZHENIE n'a guère de potentiel pittoresque. Il appartient notamment à la terminologie militaire. L'Armée de l'air de la Fédération de Russie classe les opérations en quatre catégories : les frappes (*udary*), les batailles (*SRAZHENIJA*), les combats (*boj*) et les vols spéciaux (*special'nye bojevyje polety*). Toujours dans les nomenclatures militaires, il apparaît souvent en combinaison avec des déterminants venant restreindre son extension : *naval, aérien, de blindés* etc. Seul SRAZHENIE, à l'exclusion de BITVA, peut être déterminé par l'adjectif « général » (*general'noe*) identifiant le moment stratégiquement culminant d'un conflit, tandis que les adjectifs signifiant « décisif » -*reshajuschij, reshitel'nyj*-, relevant d'un jugement plus qu'il ne catégorisent, sont compatibles avec les deux mots.

Sans différence sensible avec le verbe sous-jacent, sans pittoresque, SRAZHENIE est un mot décidément fort sage. Nul désordre ne se donne à voir ici ; c'est bien au contraire une représentation abstraite de la bataille, qui s'accorde très bien d'un ordre prédéfini comme c'est le cas des jeux de cartes (*SRAZHENIE v karty*), matchs de volley (*volejbol'noe SRAZHENIE*, *SRAZHENIE v volejbol*), ou parties de échecs (*shaxmatnoe SRAZHENIE*, *SRAZHENIE v shaxmaty*)... et qui défie le traducteur français. Comment en effet rendre ceci : de vrais et âpres affrontements se livrent, pas simplement des compétitions (*sostizanija*) ou autres combats (*boj*), et néanmoins il s'agit de sport (ou de jeu), avec un enjeu et des règles. Remplacez ce SRAZHENIE-là par une BITVA, vous obtenez la description d'une rixe de saloon ou d'une émeute dans un stade.

Bataille de points de vue

On pourrait conclure de la présentation qui précède que nos deux mots sont des synonymes toujours substituables l'un à l'autre *salva veritate*, moyennant une touche de pittoresque présente dans BITVA, absente dans SRAZHENIE, qui suffirait à rendre compte de l'absence du mot BITVA lorsqu'il s'agit de nomenclature.

Une telle explication serait en vérité bien embarrassante. Si le différentiel en jeu se réduisait à un « supplément d'âme » présent dans BITVA et absent dans SRAZHENIE (ce qui correspond bien à la relation d'hyponymie suggérée par les dictionnaires : « SRAZHENIE en dit moins »), il resterait toutefois à rendre compte de la plus grande fréquence de BITVA dans les textes.

De plus, une théorie de la nuance impliquerait qu'il fût toujours possible de dire un mot pour l'autre (quitte à transformer une rencontre sportive en émeute). Or il existe quelques cas où ces mots ne se prêtent en aucune manière, c'est-à-dire à aucun prix, à la commutation.

« Livrer bataille » se dit *dat'* SRAZHENIE et « accepter une bataille » *priviat'* SRAZHENIE - BITVA est ici rigoureusement impossible. De la même façon, bien que certains coups de force contextuels soient envisageables, « imposer une bataille à quelqu'un » se dira essentiellement *napozvat' komu-ni*. SRAZHENIE. Tout au plus peut-on « entrer dans une bataille » *ustupit' v BITVU*, et naturellement « participer à une bataille » *uchastvovat' v BITVE*. Une BITVA ne se provoque pas, elle advient. Ou elle est advenue.

Un autre contexte discriminant est offert par les deux traductions de l'expression « champ de bataille ». D'un côté *pole BITVY*, expression figée dont aucun composant n'est modifiable, notamment : plurialisable ; de l'autre : *pole SRAZHENIIA*, intégralement plurialisable (*polja SRAZHENIIA* lit. « les champs de la bataille », *polja SRAZHENIJ* lit. « les champs des batailles », *pole SRAZHENIJ* lit. « le champ des batailles »). Avec SRAZHENIE, le mot signifiant « champ » désigne un lieu circonscrit et quantifiable indépendamment de la bataille qui s'y déroule ; avec BITVA, ce même mot désigne un espace coextensif à la bataille.

Ces deux contraintes doivent être rapprochées : l'existence d'une BITVA, au contraire de celle d'un SRAZHENIE, échappe à (la volonté de) ses protagonistes et aux contingences spatiales ; qui dit BITVA, dit *ipso facto* les protagonistes et le champ de cette bataille. Ce qu'on reliera au caractère désordonné relevé plus haut, impliquant un regard qui n'est pas celui du stratège ou du soldat impliqués dans la bataille (à moins de penser au Pierre Bezoukhoff de Tolstoï ou au Fabrice del Dongo de Stendhal, bien là sur le champ de bataille, mais en même temps étrangers).

Qualifier un événement de BITVA, c'est fondamentalement adopter un point de vue extérieur à cet événement. Ce point de vue peut être celui d'un observateur/témoin, auquel cas BITVA en appelle à des perceptions sensorielles : BITVA « fait tableau », qu'il s'agisse d'un affrontement armé, de la « lutte d'un navire avec la mer déchaînée » - BITVA *mezhdû sudnom i rassoirpevshim morem* -, ou d'une vie assimilée à « une lutte permanente contre les privations » - *postojannaja BITVA s lishenijami*. Mais l'extériorité du point de vue mobilisé peut également provenir d'une perspective en rupture avec le plan temporel où s'inscrit l'événement ; il s'agit alors des batailles qu'on célèbre.

Cf. également ces deux exemples où BITVA ne fait que marquer une rupture temporelle, renvoyant à une bataille d'un autre temps :

(...) *kannûfjazhnaja kurtka na nêm byla takaja staraja, chto, narverno, mogla uchastvovat' eshché v borovânskoj BITVE*. (Ju. Latyrina)

Le battle-dress qu'il portait était tellement vieux qu'il aurait pu faire la Bataille de Borodino

- *Pozzol' te, Slava bez ocheredi*.

- *Pochemu èto ? - zashumeli ozhidajushchie, - u nas tut veterannam Borodinskoi BITVY ! got ne ustanovleno. Pust' kak ose - zhdët*. (Ju. Burkin)

- Excusez, Slava ne fait pas la queue.

- Pourquoi cela ? - s'indigna-t-on dans la file d'attente - ici, il n'y pas de privilèges pour les vétérans de la Bataille de Borodino. Il n'a qu'à faire comme les autres, attendre.

SRAZHENIE est subordonné à la visée des protagonistes, ce qui rend compte de sa compatibilité avec les verbes signifiant « livrer », « donner », « imposer », mais aussi de l'hiatus maintenu entre la bataille et son champ. La vraie bataille n'est pas celle qu'on voit, mais celle qui se joue dans la tension entre déroulement et issue. L'issue peut être en perspective, et SRAZHENIE marque l'effort, la ténacité ou la souffrance là où le français utilise les mots « lutte » ou « combat » : « lutte contre une épidémie » (SRAZHENIE *s epidemiej*), « combat contre la douleur » (SRAZHENIE *s bol'ju*). L'issue peut être contrainte par des principes régissant le déroulement lui-même, d'où les sports et les jeux. Enfin, l'issue peut être avérée, et c'est la bataille historique, ni appréhendée dans le détail de son déroulement ni célébrée, mais ramassée en un point (ou une ligne dans les chronologies des livres d'histoire : 1812 - débâcle des Français).

Encore faut-il tenir compte de ce que les batailles de l'histoire s'inscrivent dans une histoire des batailles. On conviendra d'identifier le point de rupture à la Guerre de Sécession. Au protocole - règle du jeu ? - qui régit les variantes de la bataille rangée traditionnelle, Hastings ou Borodino (où les deux armées bivouaquaient face à face en attendant sagement le petit jour), se substitue le combat de tranchées annonçant les guerres de 70, 14, puis les conflits modernes. Chemin faisant, SRAZHENIE a changé de référent. Un enseignant d'histoire de Saratov me confiait même qu'il ressentait toutes les batailles du Moyen-âge comme des SRAZHENIIA, et toutes les batailles de l'époque soviétique comme des BITVY et des conflits (*konfliktu*)...

Bataille d'Histoire, de Récit, de Discours

Résumons : ce sont les généraux (ou leurs soldats) qui font les SRAZHENIIA ; les BITVY sont dites par les observateurs (témoin ou non). Le jeu des points de vue permet de dissiper le paradoxe soulevé plus haut entre l'hyponymie de BITVA (qui en dit plus) et sa fréquence supérieure à celle de SRAZHENIE. Car il est maintenant acquis que la relation d'hyponymie ne s'applique pas à deux « types de batailles » dont la fréquence pourrait, effectivement, être proportionnelle à leur degré de typicité. C'est jusqu'ici de représentations langagières qu'il s'est agi, impliquant ou non le point de vue d'un sujet parlant. Par conséquent, les

statistiques ne feraient que refléter l'implication du sujet énonciateur dans la langue.

D'où le pas suivant, qui consiste à envisager l'opposition entre SRAZHENIE et BITVA comme la mise en jeu de « plans d'énonciation différents », pour reprendre l'expression d'Émile Benveniste¹⁰, étendant au matériel lexical une analyse trop souvent cantonnée aux « personnes » et « temps » grammaticaux. Et sans réduire l'analyse à une dichotomie prolongeant l'opposition Objectif/Subjectif, qui rajouterait rien à l'opposition « point de vue interne »/point de vue externe ».

On se souvient de la formule par laquelle Émile Benveniste caractérisait ce qu'il appelait le « récit historique » : « les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire ». La langue ici donne à voir le monde, sans qu'intervienne quelque sujet : « Personne ne parle ici; les événements semblent se raconter eux-mêmes » (PLG1, p. 241). On réservera le terme d'« Histoire » à ce plan.

Le plan du Discours est défini ainsi par Benveniste : « toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière » (*op. cit.* p. 242). Autrement dit, pour reprendre les termes de S. de Vogüé (voir note suivante), le Discours « suppose un valideur externe, un sujet modal susceptible de dire le monde, de le juger, de le qualifier ».

Tout autre enfin est le Récit, découvert par S. de Vogüé¹¹ qui le définit ainsi : « un constat, où le sujet s'efface dans l'objectivité [ce n'est donc pas le Discours, R. C.], « mais où le monde aussi est laissé à son « silence » [en quoi il se distingue de l'Histoire, R. C.] ».

Le terme BITVA tel qu'il a été décrit ci-dessus ressortit au Discours : la bataille est dite telle par un sujet, témoin, observateur ou sujet se remémorant, sujet singulier ou collectif, en même temps loin des événements et garant de leur actualité.

Tout autre est la bataille-Récit, qui ne doit son existence qu'à ses combattants. Cette bataille dont la figure est la « bataille rangée » des images d'Épinal (ou de la Tapisserie de la reine Mathilde). On a reconnu les caractéristiques du vocable SRAZHENIE.

10. « Les relations de temps dans le verbe français », B.S.L. LIV (1959), fasc. 1, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, Gallimard 1966 (cité ci-après d'après l'édition en coll. Tel, 1983).

11. Les citations sont extraites d'un texte aussi bref que roboratif : « Littérature et linguistique : la catégorie de l'histoire », *Semiotica*, N° 4, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, pp. 11-12. Pour des références plus pointues, on se reportera au site du Laboratoire de Linguistique Formelle (Un. de Paris 7 - Diderot) : <http://www.llf.cnrs.fr/fr/>.

Mais l'Histoire ?

On se souvient que l'énoncé du toponyme « Borodino » tout seul suffit à convoquer l'épisode central de la guerre de 1812. Une bataille qui n'est ni faite (SRAZHENIE), ni vue (BITVA) – et pourtant une bataille, et pas du tout le petit village (homonymie situé à 124 km de Moscou. Cette bataille à laquelle on pensait lorsque, glissant le patriotisme grand-russe dans le panier de la ménagère soviétique, on a désigné Pain de Borodino (*borodinskij xleb*) une succulente brique de farine de seigle et d'orge agrémentée de coriandre. C'est aussi le *Borodino* qui donna son titre à la célèbre poésie de Lermontov que les enfants russes apprennent à l'école dès l'âge de 12 ans, de même qu'il existe un *Poltava* de Pouchkine et sans doute aussi quelques *Stalingrad*. La bataille du plan de l'Histoire se passe de tout descripteur puisque le nom propre parle de lui-même. Une bataille de la littérature et de la fiction par excellence – ou, pour paraphraser la belle expression de Bachelard, une bataille « conteuse ».

Le caméléon Borodino

On comprend mieux à présent pourquoi la fréquence relative de BITVA varie du simple au triple en fonction du type de texte étudié (cf. chap. I). On pourrait également étudier comment fonctionne en contexte large l'alternance BITVA/SRAZHENIE qui apparaissait totalement aléatoire au premier abord. Je signalerai seulement que Ion. Semionov utilise à plusieurs reprises cette opposition lexicale dans son roman *Les 17 moments du printemps* pour multiplier les perspectives sur la Bataille de Stalingrad (Staline vs. Hitler et/ou focalisation interne vs. externe).

Reste l'énigme qui, précisément, avait stimulé la réflexion : Pourquoi Stalingrad est-il avant tout une BITVA, à moins justement de ne plus être vraiment le Stalingrad qu'on connaît, alors que Borodino est aussi (voire seulement, comme dans les intitulés des encyclopédies) un SRAZHENIE ?

Le linguiste que je suis n'a pas accès à cette réponse, bien que ce soit de mots qu'il s'agit. Mais l'opposition Discours/Récit/Histoire qui s'est substituée au couple initiale BITVA/SRAZHENIE marque un retournement qui permettra de fonder cette non-réponse.

Le retournement proposé est le suivant : ne pas dire, par exemple, que SRAZHENIE inscrit Borodino dans le Récit, mais l'inverse : c'est Borodino lui-même, ou plus précisément ce qui s'est passé à Borodino, qui est – dans les articles encyclopédiques, par exemple – appréhendé sur le plan du Récit et appelle l'emploi du mot SRAZHENIE. Certes, ce point n'est jamais

vraiment acquis définitivement, et peut à tout moment devenir un enjeu. C'est ce qu'illustre le texte suivant, extrait de la préface de l'ouvrage récent *Borodino dans les souvenirs de ses contemporains*¹² :

Il est extrêmement difficile d'écrire sur la bataille (SRAZHENIE) qui eut lieu le 26 août (7 septembre) 1812 aux abords du village de Borodino, car tous les faits en sont connus. En effet, elle fait partie de la dizaine des batailles (BITVY) les plus célèbres de l'histoire millénaire des armées russes (...) Cependant la gloire énorme de la bataille (SRAZHENIE) de Borodino a son revers de médaille. Durant de nombreuses années il s'est constitué autour de la bataille (BITVA) de Borodino une série de mythes qui cachent souvent le véritable tableau de la bataille (SRAZHENIE).

En tout cas, Borodino se démarque de tant d'autres grandes « grandes batailles » qui se donnent essentiellement sur le mode du Discours, pour ainsi dire « verrouillées » par la célébration ; Stalingrad est la figure de ces batailles-là, sans doute parce qu'elle renvoie aussi à Staline¹³.

Il suffit d'avoir montré ici en quoi la langue porte l'empreinte du statut historiographique singulier de Borodino, ou mieux : en quoi, dans le cas présent, la langue vient *mimer* les phénomènes, c'est-à-dire à partir de quand le linguiste se doit de faire silence¹⁴.

12. *Borodino v vospominanijax sovremennikov*/red. - sost. Kulagin R. A., SPb, OOO Izd. Skarabej, M., 2001.

13. Cf. D. Paillard, « Dire Staline », *Le Gré des Langues*, N° 11, pp. 68-91.

14. Merci et pardon à : D. Markowicz, L. Mikhailova et ses élèves de Saratov, G. Minot, N. Moisséïeva, O. Tkatchouk, S. de Vogüé.